N° 3557 — 11e Année — CINQ CENTIMES — Vendredi 3 Novembre 1899

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

Téléphone

RÉDACTION
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 53

Siège administratif
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs. — Un an, 24 francs.

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas place de la Bourse, 10

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

commencera **Lundi matin** la publication d'un nouveau feuilleton :

LE CLUB DES COQUINS

Par Alexis BOUVIER

le romancier populaire, auteur d'un grand nombre d'œuvres sensationnelles.

Notre nouveau feuilleton :

LE CLUB DES COQUINS

est une de ses créations les plus émouvantes et ne peut manquer d'obtenir un grand succès auprès de nos lecteurs.

INTERPELLATIONS

Beaucoup d'interpellations annoncées pour la prochaine rentrée.

M. le vicomte de Montfort vient de prendre rang.

M. de Montfort est cet ancien officier, aujourd'hui député de la Seine-Inférieure, qui a récemment adressé au général de Galliffet, ministre de la guerre, une lettre qui n'a pas été sans faire quelque bruit.

M. le vicomte de Montfort traitait fort durement le général de Galliffet et lui conseillait, s'il voulait conserver l'estime de ses anciens amis du cercle de l'Union, de quitter au plus vite le ministère. Un peu plus, il l'aurait menacé d'une quarantaine !

Puis il ajoutait quelque chose comme ceci: «A moins pourtant que vous n'ayez, comme quelques-uns le croient et ne se gênent pas pour le dire, votre idée de derrière la tête; à moins que vous ne pensiez à un joli petit coup d'État de votre façon, auquel cas vous auriez les rieurs de votre côté, sans compter que vous auriez recouqui la pleine et entière estime de vos amis, au nombre desquels vous me ferez la grâce de me compter... Mais, hélas! j'ai bien peur que ce ne soit un rêve ! »

Ainsi, M. le vicomte de Montfort conseillait à M. le général de Galliffet de supprimer la République par un coup de force, après avoir, comme mesure préalable, envoyé à Vincennes ou au mont Valérien son ami M. Waldeck-Rousseau, celui qui lui a donné sa confiance.

En bon français, cela s'appelle trahir, et M. le vicomte de Montfort ne paraît pas avoir eu conscience de l'énormité de l'outrage, ce qui porterait à croire que s'il y a deux justices, selon la belle expression du commandant Ravary, il y a aussi deux honneurs.

La lettre de M. de Montfort au général de Galliffet met en outre en pleine lumière la sincérité républicaine des ralliés et leur loyalisme. Car il ne faut pas oublier que M. le vicomte de Montfort est un ralliété notoire et notable : il était de la majorité de M. Méline.

On nous a reproché à nous, à qui ce bloc enfariné du ralliement ne disait rien qui vaille, nos injustes méfiances. On nous rappelait qu'il y avait eu, en 1871 et 1872, d'autres ralliés qui s'appelaient Thiers, Casimir-Perier, Léon Say, de Rémusat (j'en passe), que la République alors leur avait fait bon accueil et n'avait pas eu à s'en repentir.

Cela est vrai, mais on peut répondre à cette aimable plaisanterie qu'il y a entre les grands ralliés de 1871 et ceux de ces dernières années une toute petite différence. Les ralliés de 1871, les monarchistes libéraux, devenus républicains par raison, ont défendu la République dans les moments les plus critiques, dans les conjonctures les plus graves. Au 25 Mai, au 16 Mai, ils ont fait front avec le gros de l'armée républicaine contre l'ennemi commun. Les ralliés de M. Méline, comme vient de l'avouer ingénument M. de Montfort, n'attendent que leur belle pour *tenter le coup du père François*, pour *étrangler la République*. Ils n'aiment pas M. Méline pour lui-même, oh ! dieux non! mais parce que sous son principat ils pouvaient, ils pourraient encore travailler tout à leur aise, sans être gênés, travailler à démolir l'institution républicaine. Ils goûtent en M. Méline l'homme qui, de ses propres mains, construit le pont qui leur permettra de passer sur la rive monarchique.

Rien donc de plus naturel que l'ardeur avec laquelle les ralliés, avant-garde des monarchistes, et les monarchistes eux-mêmes ont soutenu dans le Parlement, M. Méline, que la clientèle que les uns et les autres ont mise à le maintenir au pouvoir. Rien de plus naturel que leur espoir intense de le voir revenir aux affaires. Aussi faut-il s'attendre à un furieux assaut contre l'obstacle qui est M. Waldeck-Rousseau. Et les plus modérés de la droite ne seront pas les moins enragés. M. Denys Cochin déclare que l'apaisement ne se fera dans le pays que lorsque le ministère Waldeck-Rousseau sera par terre et M. le vicomte de Montfort se joint à la troupe déjà nombreuse des interpellateurs hostiles.

L'interpellation, à en juger par le texte qu'il a communiqué aux journaux, ne sera pas dangereuse. Il reprochera au ministre des colonies « la précipitation avec laquelle, sans aucune nécessité et avant même d'être complètement renseigné, il a publié des informations incomplètes et erronées sur les événements survenus au Soudan ».

Le ministre des colonies n'aura pas de peine à répondre. Il expliquera qu'il a publié les dépêches et les rapports des résidents civil et militaire au fur et à mesure que ces documents lui parvenaient. M. le vicomte de Montfort aurait-il voulu qu'on cachât au public, à la France, les rapports officiels du lieutenant Cornu, du capitaine Gandorye, la dépêche, écrasante pour les coupables, du lieutenant Pallier ?

M. de Montfort prétend que les nouvelles inexactes et incomplètes communiquées à la presse par M. Decrais n'ont pas manqué d'être injustement exploitées contre certains officiers de l'armée.

A quels officiers fait allusion M. de Montfort ? A Voulet, à Chanoine ? Ah ! vraiment, ces deux officiers ont été injustement attaqués par les ennemis de l'armée ? J'entends bien qu'on voulait à tout prix « sauver la face » du capitaine Chanoine. Mais la dépêche du lieutenant Pallier est là. Chanoine s'est solidarisé dans le crime. Ses défenseurs devraient avoir au moins la pudeur du silence.

Des attaques injustes ? Que M. de Montfort regarde autour de lui, il verra que ce sont ses amis les nationalistes qui se sont livrés à de viles insinuations contre le colonel Klobb, contre le général de Trentinian, qui ont tenté de nier le crime de Tessaoua, qui maintenant encore sont pleins d'indulgence pour les abominables excès du militarisme africain !

M. le vicomte de Montfort sera donc en mauvaise posture. Son interpellation tournera à la honte des nationalistes et de leurs alliés. Le plan des coalisés n'est pas difficile à démêler, et leur manœuvre est tout indiquée à l'avance. N'espérant pas avaler l'artichaut d'un seul coup, ils tâcheront de le manger feuille à feuille. On attaquera les ministres un à un, séparément, en ordre dispersé. En s'en prenant à tel ministre, on caresse l'espoir de détacher les socialistes. En mettant en cause tel autre membre du cabinet, on arriverait peut-être à séparer du gros de la majorité un nombre suffisant de modérés. Et puis il y a les incidents inattendus de tribune et la pelure d'orange légendaire.

Le ministère serait bien bon de se prêter à ces combinaisons, à cette tactique. Il lui appartient de demander qu'avant tout la politique générale du gouvernement soit discutée. L'opposition, mise au pied du mur, ne pourra pas s'y refuser.

Sur ce terrain, le ministère sera inexpugnable. Il a avec lui la presque unanimité du pays républicain et les députés le savent bien. Ce n'est pas une exagération de dire que, depuis le 24 Mai et le 16 Mai, on n'avait vu un pareil mouvement d'union.

Jamais ministère n'eut une plus belle situation. A lui d'en profiter, à lui de ne pas gaspiller son capital.

RANC.

LES PROLÉTAIRES (?) du clergé français

La Revue des revues publie une étude curieuse et documentée sur les prolétaires du clergé français.

Elle établit le budget d'un curé de campagne et prouve qu'il est modeste.

Mais celui de l'ouvrier est aussi modeste. Et l'instituteur a femme et enfants.

Celui de l'ouvrier est inférieur souvent, et il faut qu'une famille entière en vive. Sans compter que l'ouvrier n'a pas, comme le curé, un logis gratuit, avec le jardin et le coin de pré, du champ ou de vigne.

Et le petit employé des villes ! Que dirait-il, celui-là, en comparant ses ressources et ses charges à celles du prêtre sur lequel s'apitoye *la Revue des revues* ?

La vérité est que le curé de campagne est, matériellement, un favorisé de la fortune. Il est assuré du lendemain, sa paresse peut s'engraisser à l'abri du besoin et du souci.

Et puis, que nous parle-t-on de prolétariat clérical? Ces gens-là ne sont pas des prolétaires; ils ne font pas d'enfants ou, s'ils en font, ce n'est pas eux qui les nourrissent.

Fermez les presbytères et faites des curés des hommes comme les autres. Ils ne se plaindront plus.

Ce que nous offrons au caniche

Extrait d'une circulaire évangélique, apostolique et romaine qui nous parvient aujourd'hui, sous la signature de l'abbé Borie, curé de Rosiers, par Juillac (*Corrèze*) :

J. M. J.

La petite église de Rosiers est peut-être la plus pauvre du plus pauvre diocèse de France...

Tendre la main est bien pénible, tant la charité chrétienne est rançonnée.

Cependant, poussé par l'impérieuse nécessité, je viens vous dire humblement et malgré ma répugnance : De grâce, ne me prêtez pas *un pouce* (en argot *plaisant*) sans m'avoir honoré d'une petite obole.

Vos charges sont lourdes, vos sommes sont déjà considérables, je le sais; mais le *petit chien de l'Évangile* se contente des miettes qui tombent de la table de son maître. Faites la part au petit chien et le Divin Maître sera content.

Tout ce que nous pouvons faire pour le petit chien, c'est de lui offrir une chaine.

On dit...

Une triste nuit pour mon.

Il s'agit ici de dame Rosalie Triquet, veuve d'un M. Lamoureux, de Feignoux (Oise), qui est mère de l'honorable maire de Morienval,... et de trois autres mères.

Cette brave femme, qui habite Fossement, annexe de la commune de Morienval (Oise), peut dire : « Ma fille, je dire à ta fille que tu ne dis de fille crie.

En effet, Rosalie Triquet — qui est âgée de quatre-vingt-six ans seulement — a une fille mariée à Feignoux, laquelle a une fille mariée à Morienval, qui a une fille mariée à Paris et qui a elle-même une fille de deux ans.

OPINIONS

L'ARTICLE DU JOUR

Du « Radical »

Le Jour des Morts

Voici l'heure où les feuilles tombent et où les vivants songent aux morts. De longs pèlerinages s'acheminent vers les cimetières, où dorment ceux qu'on rejoindra demain. Et le pâle soleil d'automne éclaire ces ombres, qui vont visiter des ombres.

Dans les dernières années de l'empire, de douces espérances se mêlaient aux deuils de ce jour. Les jeunes hommes d'alors se donnaient rendez-vous autour des tombes héroïques, pour y glorifier les martyre et saluer la révolution nouvelle, encore dans les limbes de l'avenir. Nul ne savait comment s'écroulerait la dictature infâme ; mais chacun sentait qu'elle s'écroulerait. A chaque frisson qui passait dans les arbres répondait un frisson qui passait dans les cœurs.

Le colosse tomba en effet, mais trop tard, entraînant avec lui la France épuisée. Et les jeunes gens d'alors, qui ont aujourd'hui barbe grise, paraissent, en retournant aux champs funéraires, plus mélancoliques qu'ils ne l'étaient lorsque la tyrannie les oppressait.

Peut-être est-ce l'âge qui assombrit les pensées. A l'automne de la vie, l'âme comme la terre se jonche de feuilles mortes. Cependant nous regrettons ceux qui sont ont remplacés, ceux qui ont vingt ans; nous nous demandons où vont leurs rêves, nous écoutons et nous n'entendons rien.

Le peuple dort. On dirait que, fatigué par tant d'efforts stériles, il renonce à continuer, et que, semblable à un voyageur exténué, il s'est assis sur le bord de la route, contemplant vaguement les nuages qui passent, indifférent aux orages qui se forment, étranger à la nuit qui vient ou à l'aube qui se lève.

Les enfants de la misère tuent. Ne remarquez-vous pas que tous les crimes sont commis par des enfants ? Ceux de la bourgeoisie n'ont également que le souci de bien vivre; on ne les voit guère s'enthousiasmer, ni pour une idée, ni pour une œuvre d'art; l'ancienne bohème politique ou littéraire est, elle aussi, bien enterrée au fond des noirs cimetières; nos jeunes gens sont propres, vides, et correctement vêtus; il n'y a pas une tache sur leurs habits, pas une lueur dans leur cerveau; ils s'efforcent à réaliser l'aspect du parfait notaire, qu'ils seront dans quelques années, alors qu'aides par la dot d'une petite nisise, ils extorqueront honnêtement leur argent des vieillards.

Il en est pourtant qui ont un idéal ; mais cet idéal surprendrait vraiment les cadavres qui pourraient dans les fosses du Père-Lachaise. Nous aurons, nous accélérons la *liberté*, quitte à nous faire mettre en prison ; quitte à se faire mettre en prison aussi, les nouveaux idéalistes rêvent la servitude. Telle est la jeunesse que nous ont formée les congrégations victorieuses. Rappelez-vous les journaux que nous lisions à cette époque déjà lointaine; tous prêchaient l'émancipation du prêtre, la rivale mère, l'amour du peuple, la haine du militarisme oppresseur. Or, voyez les journaux qu'on se dispute aujourd'hui, feuilles de jeunes, sanat le mensonge, vivant de faux et de calomnies, hurant la République et les républicains, s'efforçant de redresser sur les ruines du parlementarisme déshonoré je ne sais quel pouvoir clérical et solidatesque, pire que tous ceux qui ont perdu la France et que la France a vomis. Volontiers on refrènerait une révolution pour rétablir ce que les révolutions ont détruit.

Et malheureusement ce ne sont pas seulement les nouveaux venus, qui, gangrenés jusqu'aux moelles, prêchent le rétablissement d'un régime, qu'ils n'ont point connu. Que de trahisons parmi nous? Que de rénégats, regrettant les oignons d'Egypte, insultant leurs frères d'armes, et faisant ces bottes de oulitaks, dont ils ont encore la marque dans le dos ! Combien ont passé à l'ennemi ! Que de conversions instinctives ! Le sénat de Napoléon en a-t-il connu de plus viles ? Les voilà qui renient leurs Dieux et font amende honorable au confessionnal des bons pères. Tel qui prétendait être Camille Desmoulins, devient Basile et s'en gaîtie. Tel qui doit tout à la franc-maçonnerie crache sur sa mère avec une ingratitude qui paraît être au seule indépendance. Celui-ci, que nous connûmes égoïste, prend le cursus et de pandours, vante les bienfaits de la religion, les beautés de l'obéissance passive.

Celui-là met sa main dans la main de celui qui le souffleta, et, béni par Rodin, réclame la liberté de l'avilissement.

Les morts heureusement sont bien morts. Ils ne peuvent rien voir ni entendre, et dans leur sommeil profond ne pénètre pas le bruit de ces écrasements de loyauté. Heureusement, oh ! très heureusement, ils ne peuvent pas souffrir, car ce serait pour tant de grands citoyens, dont les os sont là, sous les pierres, une effroyable douleur, que de contempler le naufrage de leurs espoirs, et les bêtes repoussant possession du navire délivré, et sous l'éclat de rire de l'Europe la République française se vautrant dans la boue de l'antisémitisme, et dans le cloaque des lupanars prétoriens.

Nous n'irons pas cette année porter d'immortelles aux tombeaux. A pas lents et voix basse, nous y reviendrons à l'ombre et les pavots, qui sont des fleurs d'oubli.

HENRY MARET.

Songerie de Toussaint

Cette fête garde son prestige.

Après les carnavalesques du Carême, Pâques éclate en coup de joyeux tonnerre ; mais Pâques associe le fumet des viandes et l'arôme des vins à la gloire du Christ vainqueur du sépulcre.

Noël sonne triomphalement sa fanfare au monde tristonnant d'allégresse ; mais Noël pour tant de gens est la fête de la mangeaille, et s'il suggère l'étable divine, il évoque les lourds puddings et les boudins saignants.

La Toussaint est pure de ces rapprochements profanes; elle ne souffre du reste, promiscuité matérielle; elle n'apparaît à aucun repas de festin ; elle amène l'intimité, la réflexion, le repliement sur soi, si rares dans notre activité effarée et trépidante.

Vous voilà seul dans la chambre close, où les brumes de la rue ne parviennent qu'atomiste ; c'est l'heure vespérale ; aux encoignures des meubles et des murs il s'amasse de l'ombre ; les rideaux prennent tournure de suaires ; le plancher s'émeut d'un craquement insolite... La pendule se porte vers de tendres fantômes.

C'est une femme aimée, rieuse de tout, délicieusement bête ; et elle repasse là-bas, au bord de l'étroit canal, fuyant parmi les prairies.

C'est une sœur, celle dont le petit cou s'entourait d'un tripot bourrelet de chair rose et que la croup assassine ; et là-bas, c'est elle, envoyant des baisers à la ronde.

C'est la *mère*, de la bonté plein les yeux. On s'en allait aux champs, le dimanche, et l'on rentrait repus d'air et d'espace, avec des brassées de genêts et elle revit, de satiété et merveilleuse que, pour la toucher, les mains se tendent vers elle.

Il semble que, en jour-là, une puissance supérieure force notre esprit à déployer, seule, son activité sentimentale. Cette puissance balaye les orgueuns du misérable drame de notre cerveau quotidien ; au lieu des haines, des vilenies, des intrigues pestilentielles, elle plante un lugubre drap de rêve où les ombres aimées s'aventurent sans rougir de nous, ni d'elles-mêmes, confiantes, légères et nimbées de cette tristesse qui magnifie les hôtes de Marmaid.

Pour ceux que n'effeure pas la visite aîlée de morts, une autre évocation demeure, moins exquise *il est vrai, et moins reconfortante.*

Nos projets avortés, nos illusions flétries, nos enthousiasmes gelés au contact du réel, qu'est-ce d'autre, aussi, que des morts ?

A mesure que l'homme accomplit *se marche*, il détache et laisse derrière soi une série d'images différentes et, comme sa route est sinueuse, entre des montagnes, il n'est pas accoutumé à apercevoir ces images.

Qu'un hasard lui permette de surplomber la vallée, il distingue toutes ensemble ces images dont il s'est déposillé et qui le suivent d'un regard tenace. Il veut courir à elles ; elles se sont dissipées et l'homme se sent morte d'angoisse à leur disparition. Il s'est retrouvé seul ; devant lui le chemin s'allonge ; il faut recommencer la route et la lutte.

Mais en cette journée, nos morts palpitent en nous, et parmi les feuilles qui tourbillonnent, il est des lames buissonnières.

LE COMMERCE des R. P. Assomptionnistes

Salce lucrum ! Saint à l'argent ! Cette inscription, que le touriste relève en souriant sur la porte de la maison des Vestales à Pompei pourrait décorer, sans erreur aucune, le seuil du monastère de la rue François 1er à Paris.

C'est là que s'élève, dans la blanc-heur de ses pierres neuves, le temple de commerce, le musée secret des Assomptionnistes.

La compagnie de rangeux qui se réclament de Saint-Augustin, s'entend à merveille, sous l'habile direction du R. P. Bailly, à exploiter le fond des poches des incrédules, superstitieux et gobeurs de cette irréligieuse fin de siècle.

La maison de la Bonne Presse

Sous la conduite rude et sévère de Mme Clara Augé, en réalité la supérieure générale des Oblates de l'Assomption, une ribambelle de pauvres petites filles se livrent à des travaux d'imprimerie. Elles exécutent aussi des ornements d'ogives et du linge d'autel. Tout ce que ces mignonnes mains confectionnent est vendu par la maison de la Bonne Presse, usine formidable, où la légende chrétienne est exploitée sous toutes les formes possibles : artistiques, scientifiques et industrielles.

La principale occupation des Oblates logées rue Bayart et au Cours la Reine, c'est de donner à la pensée des Pères de l'Assomption une forme de propagande. Elles sont donc principalement typographes. Près de 30 ouvrages sortent des presses de l'Assomption :

La Croix quotidienne, dont j'ai indiqué la tendance. — *La Croix du Dimanche.* — *La Croix des Marins.* — *L'Album de la Croix.* — *La Croix des comités.* — *Les Questions actuelles.* — *Le Pèlerin.* — *La Vie des Saints.* — *Les Contemporains.* — *Le Noël.* — *Cosmos.* — *Le Bulletin des Congrégations.* — *Le Mois littéraire.* — *Les Echos de N.-D. de France.* — *Les Echos d'Orient.* — *La Franc Maçonnerie.* — *Le Laboureur-Revue.* — *Le Journal ministériel.*

Ce réseau de publications enserre, comme on voit, toutes les branches des connaissances modernes. Les Assomptionnistes, profitant de la leur des religieuses asservies, prennent l'homme dès l'enfance, lui façonnent l'intelligence au mieux de leurs intérêts, et c'est seulement au seuil de la tombe, après l'avoir fortement pressuré, qu'ils l'abandonnent. Et encore, dans le souvenir aux morts même, leur avidité, leur amour de lucre se donne libre carrière.

La chanson des corbeaux

Pour la Toussaint et la fête des Morts, voici le mot d'ordre que donne la *Croix* de Paris aux *Croix* de province :

« Combattre la tradition qui porte les familles à orner les sépultures de couronnes et de fleurs. C'est du paganisme. Il faut faire dire des messes, beaucoup de messes : la seulement est le salut. »

Ne trouvez-vous pas *écœurant* cette jésuitique façon de « taper » les gens en deuil ?

Leurs mines d'or

Salce lucrum ! Oui, les PP. Assomptionnistes font argent de tout.

Ils vendent fort bien leurs gazettes mensongères.

Ils vendent, sous le nom alléchant de « boîtes aux secrets » des photographies qui chantent tour à tour une messe en musique ou la chanson de « la Boîte à Labori. »

Ils vendent des lanternes magiques démasquant la franc-maçonnerie.

Ils vendent des images, des bannières, des bons-points.

Ils vendent des billets de chemin de fer — aller et retour — pour les lieux saints.

Ils vendent des indulgences, de l'eau bénite, des scapulaires.

Ils vendent le culte de saint Antoine de Padoue et celui du Sacré-Cœur.

Leur activité est dévorante :

Ils reçoivent, en moyenne de six mois, *cinq cent mille francs* pour le dôme du Sacré-Cœur de Montmartre.

Ils reçoivent en une journée 8.000 francs pour les œuvres de mer, 10.000 francs pour organiser le pèlerinage de Jérusalem.

Ils reçoivent par semaine 800 lettres pour saint Antoine de Padoue et près de 5.000 francs.

Ordre mendiant

Croyez-vous que, ainsi assouvie, leur faim de richesse va se calmer ? Détrompez-vous ! C'est une boulimie.

Ils demandent pour le curé de campagne dont l'église va croulant.

Ils demandent pour les marins, pour les laboureurs, pour les congrégations.

Et cette mendicité intensive paraît être un monopole qu'ils défendent jalousement.

Lisez-le vous prie, cet avis paru dans la *Croix* d'hier :

« Avis important. — Nous sommes invités à déclarer que le prêtre de rite maronite romain, collège maronite de Ghazir, qui quêtera argent et intentions de messes en France, n'a pas obtenu l'autorisation de la Propagande, à laquelle même une lettre de son patriarche ne saurait suppléer. »

Jadis, au moyen-âge, les moines mendiants se battaient sur la pièce des marches devant le panier aux dîmes. Aujourd'hui, c'est du journal qu'ils se servent pour défendre leur proie. Autre temps, pareilles mœurs.

Quand ils achètent

Enfin, me direz-vous, voici de nous religieux. Ils demandent de-ci, de-là, pour celui-ci et pour cet autre, jamais pour eux !

Et, cependant, ils dépensent. Oui, parfois ils achètent des terrains et quelques châteaux. Voulez-vous savoir ce que cette pauvre communauté, qui devait être courbée sous la régie de saint Augustin, a dépensé en achats de terrains, là où elle habite ?

Un million deux cent vingt-huit mille trois cent quatre-vingt-dix francs !

Je sais bien que la règle de saint Augustin ne prévoyait pas ces petites dépenses. Point leur en chaut de la règle du patriarche aux Assomptionnistes : « Abstenez-vous de paroles dures », dit la règle. Et les rédacteurs de la *Croix* commentent chaque jour le « mutisme des ailées ».

« Ne point souffrir dans les chambres des religieux des meubles et des ajustements contraires à la pauvreté. »

Plusieurs millions ont servi récemment à reconstruire le monastère de la rue François Ier. Le mobilier est élégant dans les cellules, et des cabinets à l'anglaise, comme dans les restaurants de nuit, y ajoutent le doux murmure de l'eau qui fuit.

Dans la chapelle, une douzaine de confessionnaux, éclairés à l'électricité, abritent doublement les parloirs des Pères. C'est là que MM. Bailly, Picard, Chicard, Doumet, Jacquot, en religion Maximin, Hyacinthe ou Jules, Emmanuel, Edouard ou Jean — ont-ils jamais ! — chauffent l'enthousiasme des épouses pour circonvenir les maris.

C'est sous ces pierres, qui sont autant de miches ravies aux pauvres, que les PP. Assomptionnistes s'occupent constamment de politique.

Ils en feront tant, que la politique leur rendra la pareille. Elle s'occupera, elle, pour leur appliquer, une bonne fois, la loi... et ses décrets.

Louis GAILLARD.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique spécial

LA GUERRE

ENTRE

l'Angleterre et le Transvaal

C'est une véritable défaite, succédant à une série de revers.

Tout semble extraordinaire, inattendu et paradoxal dans cette guerre, comme dans beaucoup d'autres guerres d'ailleurs. L'histoire des guerres a été sans cesse le renversement de toutes les prévisions admises à l'époque où elles se faisaient ; nous n'en exceptons pas même les guerres de la Révolution et de Napoléon Ier, qui ont été le renversement de toute l'opinion européenne de ce temps-là !

Il semble que les Boërs, à juger les choses d'ici, n'avaient fait que des fautes depuis leur entrée en campagne. Ils ont méconnu certain-ment les règles les plus classiques de la tactique militaire moderne. Lorsque leurs trois colonnes séparées, l'une venant de l'Est, par Vryheid et la rivière Buffalo, l'autre venant du Sud-Ouest et passant par Elandslaagte, la troisième débouchant par la passe historique de Laing's Neck, se sont engagées sur le territoire ennemi, on pouvait croire qu'elles marchaient à un désastre ; que le général anglais groupe rait toutes ses forces, qu'il écrasât, par exemple, la colonne du Sud-Ouest à Elandslaagte et qu'il aurait le temps de se rabattre ensuite sur la colonne du centre, venant de Laing's Neck, pour l'écraser à son tour.

Toutes ces prévisions ont été démenties par l'événement. Toutes les fautes des Boers ont été couvertes par des fautes encore plus lourdes de la part du Généralissime du Sud-Ouest à Elandslaagte. Le général White, dans ce désastre, se relève moralement par une parole que l'histoire lui comptera : il déclare bien haut, dans sa dépêche à son gouvernement, que c'est sa propre faute, et qu'il n'y a de reproches à faire qu'à lui seul ! Exemple peut-être unique dans les siècles, d'un général vaincu s'accusant lui-même du désastre de son armée.

Mais nous ne sommes sans doute qu'au commencement des malheurs qui attendent les Anglais de Ladysmith. La perte de toute cette armée du Natal semble dès à présent écrite dans la destinée. C'était la meilleure armée de l'Angleterre, ses soldats les plus éprouvés ; là avaient été rassemblés les soldats des Indes, endurcis par tant de combats, ceux qui avaient fait la guerre de montagnes contre les Afridis. Si ces troupes d'élite, filles de vieil esprit militaire et de la vieille discipline, ne peuvent pas soutenir l'attaque des Boers, quelle sera l'attitude des recrues et des réservistes du comté de Lancastre, chargés de réduire une nation toute animée de l'esprit héroïque de la patrie ?

On avait conseillé aux Boers de se tenir sur la défensive ; on avait espéré de leur courage et de leur adresse une belle guerre d'escarmouches, une campagne de guerillas !

Mais les voilà partis pour la grande guerre, comme nous la faisions en 1792; ils vont droit au camp anglais, ils affrontent l'ennemi dans son fort, et, malgré toutes leurs fautes de stratégie, ils le *vainquent*.

On a toujours été sceptique sur leur *succès, dans les cercles européens.* Et pourtant, si les milices nationales de Hollande africaine ont tenu tête victorieuse de l'injuste attaque de leurs agresseurs, elles auront tout simplement renouvelé ce qui s'est vu au long de l'histoire, depuis les Romains et les Grecs, et ce que les chefs des vieilles écoles ne veulent jamais croire.

H. D.

LADYSMITH ASSIÉGÉE

Londres, 31 octobre. — La nouvelle de l'abandon de Ladysmith et de la retraite des Anglais vers Pietersmaritzburg est démentie. On croit d'ailleurs que l'armée du général White ne veut plus se retirer. Elle est entourée dans Ladysmith par 20.000 à 30.000 ennemis et tout mouvement lui est dorénavant interdit.

Le rapport du général White

Londres, le 1er novembre. — Le general White a envoyé au War Office la dépêche suivante qui donne de nouveaux détails sur l'affaire de Ladysmith.

Ladysmith, le 31 octobre. 7 h. 57 soir. — J'ai envoyé, du camp de Ladysmith, une brigade de cavalerie, deux brigades d'artillerie, une batterie de campagne du Natal, et deux brigades d'infanterie pour reconnaître en forces la principale position de l'ennemi au Nord, et, si l'occasion se présentait, pour s'emparer de la colline derrière la ferme de Farquhar, qui avait été occupé en forces par les Boers le jour précédent.

Une colonne composée de la 10e batterie d'artillerie de montagne, de quatre compagnies et demie du régiment de Gloucester et de six compagnies des fusiliers irlandais, fut envoyée à cinq heures du matin, le 29 octobre, pour s'approcher par une marche de nuit presque au sommet d'Elspruit et pour s'emparer de Nicolson-Neck, ou de quelque autre position près de Nicolson-Neck, de façon à tourner le flanc droit de l'ennemi.

Le mouvement en avant du corps principal d'effectua dans de bonnes conditions, la position qu'il s'agissait d'attaquer ayant été évacuée.

Le duel d'artillerie entre notre batterie et les pièces des batteries Maxim des Boers eut alors causé à ces dernières des pertes considérables.

Cette reconnaissance obligea l'ennemi à découvrir entièrement ses positions, et, après une violente contre-attaque sur notre aile droite composée d'une brigade d'infanterie et de cavalerie, il fut repoussé. Les troupes anglaises furent lentement ramenées vers le camp, des piquets avant étè laissés en observation.

Vers la fin de l'engagement, le contingent naval du *Powerful* arriva sur le lieu du combat et réduisit au silence les canons ennemis.

Les circonstances qui ont amené les mouvements de la colonne envoyée sur la gauche ne sont pas encore entièrement connues, mais, d'après les informations reçues, cette colonne semble avoir poursuivi sa marche depuis sans avoir été inquiétée, jusqu'à ce qu'elle eût atteint un point situé à 3 milles de Nicolson-Neck.

A cet endroit, deux gros rochers roulèrent du haut de la colline, et quelques coups de feu firent prendre la panique aux mules qui traînaient les munitions de l'infanterie. La panique gagna les mules des batteries de montagne, qui rompirent leurs traits, et s'enfuirent avec presque tout l'équipement de l'artillerie et la plus grande partie du petit équipement et des munitions de réserve.

L'infanterie mit alors bâtonnette au canon, et, aidée du personnel des batteries de montagne, s'empara d'une colline sur la gauche de la route, à deux milles du défilé, sans rencontrer beaucoup d'opposition.

La colonne se maintint dans cette position jusqu'au point du jour, organisant la défense de la colline et construisant des ouvrages de terre pour s'abriter du feu de l'ennemi.

Au point du jour les Boërs commencèrent l'attaque de la position par un feu de mousqueterie, mais l'engagement ne prit sérieux que qu'à neuf heures et demie du matin. A ce moment, des renforts importants permirent aux Boërs de pousser l'attaque avec une grande énergie.

Le feu devint très meurtrier et deux compagnies du régiment de Gloucester, qui occupaient une position avancée, reçurent l'ordre de se replier.

Les Boers pressaient alors la colonne, faisant de larges coupées dans nos rangs.

A trois heures de l'après-midi, les munitions étaient presque épuisées; la position fut emportée par les Boers, et les survivants de la colonne tombèrent entre leurs mains.

Les blessés ont été traités avec beaucoup d'humanité par les Boers. Le général Joubert m'a aussitôt envoyé une lettre dans laquelle il m'offrait en sauf-conduit pour les médecins et pour l'ambulance afin de transporter les blessés.

Des médecins et des ambulanciers ont été envoyés, hier soir, sur le lieu du combat pour donner les premiers soins aux blessés, et ce matin, une ambulance a été expédiée.

Le désastre de la colonne est dû à la malencontreuse panique qui s'est emparée des mules et de la perte des canons et des munitions de réserve de l'infanterie qui en est résultée.

La liste officielle des blessés et des prisonniers sera envoyée prochainement.

J'apprends que les prisonniers ont été envoyés à Préforia par chemin de fer.

La sécurité de Ladysmith n'est menacée en aucune façon.

Communications interrompues

Londres, 1er novembre. — Le bruit court que les communications télégraphiques entre Ladysmith et Capetown ont été interrompues.

Cette nouvelle indiquerait que les Boers se sont portés sur les derrières du général White pour aller du côté de Colenso. Il y a un pont qui a une très grande importance stratégique : le pont du chemin de fer qui traverse la rivière Tugela.

Tactique du général Joubert

Le général White dispose [illegible] de 30 canons les campagne de 12 [illegible] du projectile), de deux ou trois canons de 15 livres débarqués par le *Powerful*, de 2 canons à tir rapide capturés à Elandslaagte et de 6 ca-